

1

Le vol du faucon

Le soleil lui-même était déjà cruel. Les faces et les corps des Écuyers et lieutenants des Écuries royales, alignés dans la grande cour, à l'est du Palais royal de Ouaset¹, luisaient comme du bronze poli. Le bleu du ciel était aussi implacable que la justice divine.

Le spectacle n'était pas moins pénible.

Un homme agenouillé au milieu de la cour, les mains liées derrière le dos, venait d'entendre la sentence du maître des Écuries, le corégent Ramsès en personne : trente coups de fouet pour détournement des fonds alloués aux écuries.

Le premier coup de fouet claqua. La lanière en nerf de bœuf lacéra le dos du coupable. Le sang perla. La bouche du condamné s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Il avait peut-être vingt-deux ans, mais il avait montré sa bravoure dans maintes opérations punitives contre les Shasous², en Amourrou. Il ne crierait pas.

Le deuxième coup de fouet traça une quasi-parallèle à la première lacération. La victime baissa la tête. Ni la douleur ni l'humiliation ne lui tirèrent plus qu'un râle rauque.

Les lieutenants frémirent. Ils connaissaient Horamès. Ils avaient partagé avec lui les rigueurs de la guerre et les plaisirs

1. Thèbes.

2. Les Bédouins de Palestine.

de la victoire, les danseuses et les bières des soirs de solde. La fraternité unit-elle donc les corps ? Ils ressentaient sur leurs les coups cinglants de la lanière de cuir.

Au troisième coup de fouet, un filet de salive tomba de la bouche de Horamès, droit comme un fil à plomb, sans se décider à rejoindre le sol.

Plusieurs visages se crispèrent. Qu'avait-il volé ? Cent anneaux de cuivre ? Deux cents ? Mille ? Quel bien suprême ou quelle faute justifient jamais le supplice ?

Au cinquième coup de fouet, le torse du lieutenant déchu était tellement incliné que le fouet ne fit que l'effleurer. Plusieurs officiers se dirent que Horamès ne survivrait probablement pas à sa peine.

Les visages des spectateurs se levèrent : un faucon planait au-dessus de la cour. Il semblait presque immobile, symbole vivant du dieu Horus palpitant sur cette scène de justice.

Le justicier brandissait son fouet pour le sixième coup quand un messager accourut vers l'intendant adjoint des Écuries et, d'un ton fébrile, l'œil affolé, lui débita une information à l'évidence dramatique. L'intendant cria au justicier d'arrêter. Le bras armé du fouet se figea un instant, puis retomba. Le châtiment était suspendu. Les lieutenants s'étonnèrent, mais brièvement ; ils avaient deviné le motif de la grâce. Le pharaon Horemheb, alité depuis quelques jours, était donc parti pour le Grand Occident. C'était la seule explication à l'interruption du supplice. Le deuil royal l'interdisait.

Le faucon fila à tire-d'aile.

— J'ai l'immense chagrin de vous informer que notre maître, Amon incarné, le bien-aimé Horemheb, a quitté nos terres pour regagner son trône céleste, proclama l'intendant adjoint. Déliez le condamné.

Des lieutenants s'élancèrent pour relever et soutenir ce dernier, car il s'était écroulé au sol. Le médecin fut mandé et, en attendant qu'il vînt, les plaies furent lavées à la bière et l'on tendit à Horamès une gargoulette d'eau filtrée.

L'agitation régnait dans la caserne. La mort de Horemheb revêtait une tout autre dimension que l'état d'un lieutenant fouetté. Le pays changeait donc de maître. Et les Écuries royales aussi bien, car le successeur ne conserverait certainement pas cette charge.

Ce serait donc Ramsès. L'intendant adjoint s'était essuyé le visage et, ayant rajusté sa perruque, s'apprêta à gagner l'aile du palais où habitait le futur pharaon, afin de lui exprimer sa tristesse.

— Horamès est gracié ? demanda son second.

— Oui, répondit l'intendant adjoint avec humeur. Ce faucon... était un signe.

Les deux hommes échangèrent des regards sombres. Horamès avait été l'un des favoris du défunt monarque. Mais de là à conclure que l'âme du mort était venue suspendre le châtiment, il y avait un pas que même des hommes pieux hésitaient à franchir. Toutefois, vu le nom du lieutenant, qui signifiait « Horus l'a engendré », il était également difficile de passer outre à la coïncidence.

Personne n'avait prêté attention à une jeune femme qui, dissimulée derrière une porte entrouverte de l'intendance, avait assisté au supplice. Le visage de pierre sous les coups de fouet, tressaillant à chaque claquement de la lanière de cuir sur le dos du lieutenant, elle s'était brusquement dérobée après le sixième coup. Elle avait fondu en larmes et c'était courbée dans les sanglots qu'elle avait disparu.

Peu après, un messenger du Palais vint emmener le lieutenant déchu on ne savait où.

Un messenger à cheval !

Personne non plus n'avait prêté attention à un spectateur qui avait observé la scène du haut de la terrasse dominant la cour de la caserne. Un garçonnet de cinq ans.



À la nuit tombée, un petit groupe de clients dépités s'attardait devant la maison de danses proche de l'avenue du Grand-Fleuve. Situé au bord de l'eau, l'établissement portait un nom charmant, Le Palais d'Ihy. Il recevait d'habitude une jeunesse tapageuse et dorée, venue blanchir la nuit en buvant de la bière ou du vin tout en se rafraîchissant les yeux au spectacle de jeunes danseuses peu voilées. Mais ce soir-là, les portes étaient closes. Nulle musique de sistres ni de tambourins n'en franchissait les murs, nul lumignon n'y brillait. Mais que se passait-il donc ? Deux ou trois jouvenceaux s'impatientèrent et allèrent tambouriner sur

la porte. À la fin, celle-ci s'entrouvrit et les clients reconnurent le visage de la tenancière, dame Ianoufar, « Lune de Nénuphar », sans perruque ni fard et l'expression mécontente.

— Préfères-tu la compagnie des chouettes à la nôtre, femme? lança l'un des jeunes gens, d'un ton goguenard.

— Dans quel terrier vivez-vous donc, bande d'ichneumons, pour venir ainsi faire du fracas à ma porte? Vous ne savez pas que le pharaon est mort? Je n'ouvrirai pas de la semaine!

Ils se dévisagèrent, stupéfaits. Le pharaon était mort? Isolés dans les bureaux et les études d'administration de la périphérie, ils n'en avaient rien entendu dire. Les hérauts n'annonceraient que le lendemain l'événement à son de trompettes.

— Sers-nous donc un pichet pour nous consoler, s'aventura à suggérer l'un d'eux.

— Vous voulez que la police vienne me mettre à l'amende? rétorqua Ianoufar d'un ton furieux.

Et elle claqua la porte.

Point d'alcool, point de danseuses et un deuil national. Les aspirants fêtards regagnèrent leurs domiciles d'un pas morne.



L'incident d'une perruque tombée

La perruque cérémonielle noire était tombée de la tête du garçon. Ou peut-être l'avait-il enlevée à cause de la chaleur régnant sur le bateau, lors du retour vers Ouaset, après les funérailles du pharaon Horemheb. À cet âge, le sens de l'étiquette était encore fragile chez les petits princes.

Et alors qu'il se penchait, le bras tendu vers l'eau, à la rambarde du premier navire du cortège fluvial, celui de l'héritier du trône, Ramsès Meryamon Menpehtyrê, dans l'espoir d'apercevoir des poissons, tous les dignitaires de la cour, embarqués sur les navires suivants, avaient découvert sa vraie chevelure. Ils n'avaient pu retenir leur stupéfaction.

Leurs regards ne s'étaient pas attachés au visage de l'enfant, exquise frimousse qui évoquait la fraîcheur d'une pomme, mais à ses cheveux – roux. D'un roux flamboyant, que la brise du Grand Fleuve faisait scintiller en les ébouriffant.

Quelques-uns l'avaient reconnu. Pa-Ramessou, le fils cadet de Séthi et petit-fils du prochain maître du pays de Horus, Ramsès Meryamon Menpehtyrê, était donc roux.

Roux? Oui, la couleur dangereuse du dieu Seth. Le symbole de la violence, l'incarnation de la redoutable crinière solaire qui asséchait la terre. C'était extraordinaire, aux franges de l'impensable. Il n'y avait pas dans tout l'Empire dix personnes rousses. Des gens à cheveux jaunes, sans doute, oui, là-bas, à l'est, au

voisinage des épouvantables Hattous¹, mais roux, non. D'ailleurs, les ânes, les bœufs et les chiens roux étaient chassés des terres cultivées. Et les perruquiers avaient soigneusement dissimulé ce trait singulier : non seulement sa perruque était-elle de la couleur réglementaire, quasi noire, mais encore la mèche de l'enfance, qui dépassait tout aussi réglementairement du bandeau de tête, était-elle de la même couleur.

Et un jour, peut-être, ce garçon aux cheveux rouges régnerait sur l'Empire ?

Les marins aux voiles devinèrent bien qu'un incident agitait leurs sublimes passagers, car plusieurs d'entre ceux-ci avaient quitté l'ombre fraîche des cabines pour aller se poster à l'avant des navires et tenter d'apercevoir on ne savait quoi au juste. Mais entre-temps, l'une des dames de la cour s'était avisée de l'émoi déclenché par l'apparition du garçonnet sans perruque à la rambarde du navire de tête. Pa-Ramessou avait donc regagné la cabine et avait été dûment recoiffé de sa perruque noire, tout aussi dûment repeignée.

Les coiffeuses de la cour avaient d'ailleurs fort à faire depuis la mise au tombeau du sarcophage royal : dans la poussière du Haut Pays, les perruques devenaient grises au bout d'une heure. Et elles y perdaient également leur lustre. Mais on le savait bien dans leur profession : enterrement signifie triple charge de travail. Et tandis que les pleureuses s'échevelaient la crinière en s'égosillant, les perruquières passaient leur temps à peigner et lustrer ces coiffures confectionnées avec du crin de queue de cheval.

La surprise ne céda pas à la disparition du garçonnet.

À vrai dire, la rumeur d'un rouquin dans la famille princière courait depuis quelque temps, propagée par les domestiques, garçons de bains, maîtres des Garde-robis, esclaves du premier rang, allez savoir ! Mais personne n'avait pu le vérifier, perruque obligeant ; en effet, les membres de la famille régnante ne se montraient en public que coiffés.

— Ce garçon incarne donc parfaitement l'esprit du nom de son père Séthi, observa solennellement un dignitaire de la cour, le chef des scribes, passager du troisième des quatorze navires du cortège.

1. Les Hittites.

L'observation valait admonestation. Le dignitaire ne tolérerait pas d'allusions déplacées. Le nom de Pa-Ramessou à lui seul inspirait le respect : *râ*, c'était le globe solaire, *mes*, l'enfant royal, et *sou*, la plante de l'avenir. Le fils Pa-Ramessou était un gamin, mais un gamin royal.

— Seth est le dieu qui a sauvé le monde en transperçant de sa lance le serpent Apopis, ajouta le chef des scribes d'un ton encore plus sentencieux. Et c'est lui qui fait surgir les oasis dans le désert.

Il espérait prévenir de la sorte les commentaires graveleux sur le fait que le dieu Horus avait coupé les couilles de Seth pour se venger d'avoir été éborgné, au cours d'une bagarre céleste. Nul doute qu'après avoir daubé sur l'infortune de ce dieu à la tête bizarre, mi-renard mi-ichneumon, certains imprudents soulèveraient la question de la généalogie du rouquin et du reste de sa famille.

Les femmes ravalèrent donc les insinuations plus ou moins bienveillantes sur les origines brumeuses de la mère du phénomène, Thouy, Première Épouse de Séthi : n'était-elle pas originaire d'une province de l'Est? Les personnes d'âge et d'expérience savaient bien, elles, que le *ka* des ancêtres pouvait se transmettre à leur descendance, au-delà de plusieurs générations. Le petit prince portait sans doute le *ka* d'un Hattou ou d'un Hyksôs, c'est-à-dire de barbares.

A-t-on aussi idée d'être roux !

Les bavardages feutrés dérivèrent ensuite sur le détail des funérailles, magistralement organisées par le grand-prêtre d'Amon et le prochain héritier de la double couronne du Haut et du Bas Pays. On évoqua évidemment le malaise du prêtre-lecteur, qui s'était interrompu un long moment dans la récitation des formules sacrées. Une défaillance du cœur, suggérèrent certains, car ce prêtre était bien âgé.

— L'émotion, rectifia le chef des scribes.

Dans la barque royale, assis à l'arrière de la cabine, entre sa sœur Thiyi et son frère aîné Pa-Semossou, le garçonnet prodigieux se tenait coi, impatient de rentrer à Ouset. Son visage pâle, à l'ovale délicat, reflétait sa contrariété.

— Je voulais voir les poissons, dit-il.

— Des rebelles des profondeurs, bons à manger pour le peuple, laissa tomber Pa-Semossou.

À l'avant de la cabine, Ramsès et son fils Séthi échangeaient des propos inaudibles. À un certain moment, le grand-père tourna la tête et Pa-Ramessou lui trouva l'air fatigué. Ces funérailles avaient décidément été une épreuve physique autant que morale pour tout le monde. Pa-Ramessou s'y était ennuyé autant qu'il avait été suffoqué de poussière.

Personne à bord ne se doutait cependant que la chevelure du prince Pa-Ramessou serait l'un des détails les plus mémorables des cérémonies célébrant le départ du précédent pharaon, maître divin de To-Méry¹, pour la place de Maât, dans le Grand Occident.

Les rames des esclaves, sous les ponts, continuèrent de battre les flots bruns en cadence, avec la régularité du sang dans les vaisseaux du corps.

Personne n'a donc jamais prévenu les adultes que leur manière de parler aux enfants est ridicule ? Même un chat comprendrait qu'ils tentent de dissimuler la vérité.

Quand, au terme de leurs voyages d'aller et de retour qui avaient duré deux jours, les passagers du cortège eurent enfin remis pied sur les quais de Ouaset, Pa-Ramessou put juger aux mines de chacun, au Palais royal, que les lamentations des pleureuses et l'affliction qui durait depuis près de trois mois étaient pure hypocrisie.

— Ils ont l'air contents, souffla-t-il à son frère aîné, Pa-Semossou, en observant la foule des dignitaires, chambellans, scribes et autres qui, sourires melliflus et yeux énamourés, s'empressaient auprès de son grand-père, Ramsès.

Pa-Semossou mit l'index sur les lèvres, pour enjoindre le silence.

Mais les faits demeuraient. Jusqu'alors corégent et vizir du défunt Horemheb, Ramsès, prince héritier de Tout le Pays, serait bientôt le nouveau roi. Ainsi en avait-il été décidé par le monarque dont la dépouille gisait pour les siècles des siècles au fond d'une chambre décorée dans les profondeurs d'une syringe du Haut Pays. L'ancien général d'Akhenaton, le pharaon dont on ne parlait qu'à mots couverts, quand d'ailleurs on l'évoquait, était mort au bel âge de soixante et onze ans, après quelque trente

1. L'un des noms de l'Égypte à cette époque.

années de règne. N'ayant pas d'enfants, il avait désigné Ramsès pour sa succession.

Les familiers du prince régent se félicitaient donc de la proche accession au trône de leur protecteur, car elle présageait évidemment leur avancement.

— Horemheb n'était donc pas le descendant d'un pharaon? avait jadis demandé Pa-Ramessou à son précepteur, l'aimable Thïa, fils d'Amonouahsou, le scribe de la table royale, maître des Approvisionnements du Palais depuis Horemheb.

Âgé de douze ans de plus que son pupille, Thïa était spontanément aimé de tous en raison de son visage doux et de son esprit vif et sans malice.

— Non, mais c'était un homme de grand mérite, lui avait répondu ce dernier. Il a rétabli l'ordre dans le pays, il a exterminé les brigands et supprimé la corruption et les milices privées. Il a aussi restauré et consolidé le culte d'Amon et les autres cultes traditionnels.

Quelques explications habiles avaient résumé l'égarement d'Amenhotep le Quatrième, qui avait attribué une place excessive au dieu Aton, représenté par le disque solaire, ce qui avait contrarié les clergés du Haut et du Bas Pays. Peut-être Thïa répugnait-il à expliquer à son pupille que l'auguste incarnation d'Amon que représentait Horemheb était un plébéien originaire de Hout-Nesoût, dans le Moyen Pays, et qu'il avait été fidèle aux clergés traditionnels de la région. Pa-Ramessou savait qu'il ne fait pas bon poser trop de questions, mais il découlait donc de la réponse de Thïa qu'avant Horemheb le désordre régnait dans le pays. Il connaissait la liste des rois, enseignée par le précepteur : avant Horemheb avait régné Aÿ. Avant Aÿ, Toutankhamon. Avant Toutankhamon, Semenkherê. Avant Semenkherê, Amenhotep IV...

Lequel d'entre eux avait été responsable du désordre? Et pourquoi le culte d'Amon avait-il été affaibli? Pa-Ramessou avait décidé d'attendre une autre occasion pour élucider ces questions. Il s'en était autorisé une seule de plus, à son père cette fois :

— Horemheb est-il notre aïeul?

— Non. Il a désigné mon père comme successeur parce qu'il connaissait sa valeur.

Mais de qui donc Ramsès était-il alors le fils? Séthi avait considéré son fils d'un œil amusé et avait ajouté ces mots énigmatiques :

— La grâce d'Amon peut s'incarner dans l'être qu'il choisit indépendamment de ses ancêtres. Mon père est d'une famille de fonctionnaires du Moyen Pays. Son rang lui a été conféré par la grâce de Horemheb, inspiré par la sagesse d'Amon.

Ramsès n'était donc pas le fils de Pharaon. Il en découlait que lui, Pa-Ramessou, n'était pas de royale lignée.

Il en demeura pantois. Comment peut-on être prince et roturier à la fois ?

— Pourquoi Horemheb n'a-t-il pas eu d'enfants ?

Thouy lâcha une exclamation scandalisée et Thiyi se retint de rire. Pa-Semossou fit une grimace. Séthi, interdit, se résigna à avouer qu'il n'en savait rien.



Un cheval de bois monté sur des roulettes fixait le mur d'un air buté. Mais Pa-Ramessou n'était guère d'humeur à le promener dans les couloirs au bout d'une ficelle. D'ailleurs, ce n'était pas le moment.

L'ombre de l'aiguille de bronze sur le cadran solaire dépassait la troisième heure après midi. L'heure à laquelle le Palais, mouches comprises, faisait sa sieste. Pa-Ramessou connaissait son monde. Séthi, son père, et Thouy, sa mère, se retiraient chacun dans ses appartements, au premier étage, faisaient déposer sa perruque sur la catin au chevet de son lit et s'assoupissaient jusqu'à la quatrième heure. Thïa faisait de même. Après quoi, suivi de ses trois scribes, Séthi allait s'entretenir, dans les bureaux de l'aile est du Palais, avec les chefs de l'armée et des gouverneurs de province. Thouy et Thiyi recevaient les dames de la cour, mangeaient un fruit de saison, puis se rendaient aux bains avec ces dames. Pa-Semossou et Pa-Ramessou, eux, attendaient en compagnie de Thïa le retour de leur père, vers la sixième heure, pour gagner les bains à leur tour, se faire savonner, raser, masser et huiler le corps, poncer la plante des pieds et limer les ongles. Le souper était servi après cela. Certains soirs, Séthi allait seul chez Ramsès prendre le vespéral repas. Parfois Ramsès et sa première femme, la Grande Épouse princière Sâtrê, s'invitaient chez Séthi, et, dans ce cas, les mets étaient particulièrement raffinés, quartiers d'oryx grillés ou filets d'oie macérés dans la bière et cuits dans du vinaigre doux.